



Psychanalyse: une grande désillusion ?

À entendre les disciples de Freud, on pourrait croire que toute la psychologie est contenue dans son œuvre. Pourtant, selon Jacques Van Rillaer, professeur émérite de l'UCLouvain et de l'Université Saint-Louis, à Bruxelles, les *Archives Sigmund Freud* et les écrits de certains de ses contemporains nous dévoilent un homme qui a menti, falsifié les résultats de thérapies, recyclé des idées empruntées à d'autres, pratiqué la généralisation abusive, bref un homme dont la démarche était très éloignée de celle que requiert la «vraie» science

TEXTE: PHILIPPE LAMBERT • PH.LAMBERT.PH@SKYNET.BE

WWW.PHILIPPE-LAMBERT-JOURNALISTE.BE

PHOTOS: ©STOCKPHOTOPRO - STOCK.ADOBE.COM (P.31), ©PICT RIDER - STOCK.ADOBE.COM (P.34)

Les yeux de beaucoup ne s'écarquillent plus devant l'œuvre de Freud pour s'en émerveiller, mais plutôt parce qu'ils sont gagnés par la stupéfaction devant l'ampleur de ce que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier d'impostures. «*Freud est, sans aucun doute, un génie, non de la science, mais de la propagande, non de la démonstration rigoureuse, mais de la persuasion, non de la mise au point d'expérimentations, mais de l'art littéraire. Sa place n'est pas, comme il le prétendait, avec Copernic et Darwin, mais avec Hans Christian Andersen et les Frères Grimm, des auteurs de contes de fées*», écrivait avec une certaine férocité le célèbre psychologue scientifique Hans Eysenck en 1985.

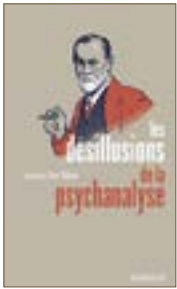
Freudo-lacanian détroqué après 10 ans de pratique de la psychanalyse, Jacques Van Rillaer parle aussi de la psychanalyse comme d'une pseudo-science qu'il s'évertue par ailleurs à déconstruire. En 1981, il publia *Les Illusions de la psychanalyse (Mardaga)*, puis, en 2005, fut l'un des auteurs phares du *Livre noir de la psychanalyse (Les Arènes)* avant de nous revenir en 2019 avec *Freud et Lacan, des charlatans ?* Remettant l'ouvrage sur le métier, il nous propose aujourd'hui une version revue et enrichie de son livre de 1981, notamment à la lumière de nouveaux documents des *Archives Sigmund Freud*. Intitulé *Les désillusions de la psychanalyse (Mardaga) (1)*, cet essai met le doigt où ça fait mal avec la force tranquille d'un argumentaire dont la solidité semble apparemment difficilement contestable. À chacun de juger.





• Jacques Van Rillaer, vous avez déjà publié plusieurs ouvrages sur la psychanalyse. Dans quel contexte ?

Mon premier livre, en 1975, était tout à fait pro-psychanalyse. C'était une version simplifiée de mon doctorat défendu à Louvain en 1972. Je n'y faisais qu'une critique importante. La «pulsion de mort» - entité par laquelle Freud expliquait des répétitions compulsives, la «résistance à la guérison», le masochisme, l'agressivité, les guerres, etc. - m'apparaissait comme une pseudo-explication: l'invocation d'une réalité interne censée expliquer une série de comportements. C'est la «*virtus dormitiva*» (vertu dormitive) par laquelle le médecin de Molière explique pourquoi l'opium fait dormir. Rien n'est expliqué, c'est sans utilité et cela dispense de chercher plus avant.



(1) Jacques Van Rillaer, *Les désillusions de la psychanalyse*, Mardaga, 2021

L'éditeur m'ayant proposé d'écrire un autre livre, j'ai voulu faire un bilan du freudisme sous le titre *Science et illusions en psychanalyse*. Plus j'ai étudié, plus j'ai trouvé des illusions et très peu de science. En 1979, je donnais ma démission à l'École belge de psychanalyse. Le titre devint *Les illusions de la psychanalyse*. Durant les années 1990, j'ai publié des ouvrages sans rapport avec la psychanalyse: 3 respectivement sur les thérapies comportementales, les phobies et les colères, un intitulé *La gestion de soi (Mardaga)* et un dernier dont le titre était *Psychologie de la vie quotidienne (Odile Jacob)*. En 2004, les violentes réactions de psychanalystes français à la réglementation du titre de psychothérapeute et au rapport de l'*Inserm* concluant que les thérapies comportementales étaient plus efficaces que la psychanalyse m'ont amené à participer au *Livre noir de la psychanalyse (Les Arènes)*. Ensuite, j'ai publié, avec une spécialiste de psychologie pédiatrique, *L'accompagnement psychologique des enfants malades (Odile Jacob)*. Je ne suis donc pas, comme certains le répètent, celui qui ne fait que critiquer la psychanalyse.

• Vous vous y êtes toutefois remis en 2019 ?...

En effet. Le stock des *Illusions de la psychanalyse* étant épuisé, les éditions Mardaga m'ont proposé de le rééditer avec une révision. J'ai préféré écrire un ouvrage plus court, intégrant notamment des informations provenant d'archives de Freud publiées depuis 1980. C'est ainsi qu'a paru en 2019 *Freud et Lacan: des charlatans ?* Toutefois, la demande pour l'ancien livre n'ayant pas cessé, je l'ai réécrit en développant des questions fort résumées ou éludées dans le livre de 2019. Le nouveau livre compte environ 500 000 signes de plus. J'y ai discuté des questions d'épistémologie, ai présenté 4 cas célèbres publiés par Freud, développé la question de l'efficacité des thérapies, montré

comment la psychologie scientifique traite une série de troubles, etc.

• Pouvez-vous expliquer les raisons de votre abandon de la psychanalyse au profit des thérapies comportementales ?

Durant mes études, entre 1962 et 1967, la psychanalyse était la seule référence en psychologie clinique. En 1968, j'ai eu la chance d'être assistant à l'Université de Nimègue, aux Pays-Bas. La psychanalyse n'y était plus «la» référence. Ma foi dans la psychanalyse, que j'ai pratiquée de 1969 à 1979, a commencé alors à s'éroder.

Les collègues hollandais considéraient la psychanalyse comme une idéologie bourgeoise, qui faisait le jeu des autorités en donnant des explications intrapersonnelles (désirs inconscients, fixation anale, complexe d'Œdipe, etc.) et en négligeant les facteurs socioéconomiques des troubles mentaux. Ils critiquaient aussi le manque de scientificité de Freud. Le Viennois avait généralisé de façon absurde. Il expliquait la plupart des troubles mentaux par le refoulement de souvenirs et de désirs sexuels. Il apparaissait évident qu'il suggérait subrepticement ses idées et obsessions à ses patients. La façon dont Freud maniait le concept d'inconscient lui permettait d'expliquer absolument n'importe quel lapsus, rêve ou pathologie. Tout opposant à sa doctrine était considéré comme «victime de résistances inconscientes», voire de névrose.

• Je crois qu'une troisième critique concernait l'efficacité de la thérapie psychanalytique ?

C'était la plus importante à mes yeux. Des recherches anglo-saxonnes montraient que les résultats des différentes psychothérapies se valaient. Une mauvaise nouvelle pour la psychanalyse, la plus coûteuse en temps et en argent. L'approche comportementale, alors naissante, apparaissait plus efficace, au moins pour traiter les phobies, un trouble fréquent parfois très invalidant. J'ai assisté à Nimègue à des traitements de phobies d'ascenseur, de pigeons, etc. Elles disparaissaient rapidement et les patients reprenaient confiance en eux-mêmes. Il n'y avait pas de «substitution de symptôme» mais un «effet boule de neige positif».

En outre, j'étais devenu méfiant à l'égard des discours ésotériques, considérés à Nimègue comme du charlatanisme. Ainsi j'en suis venu à ne plus prendre au sérieux Jacques Lacan, qui déclarait des choses du genre: «*L'interprétation doit être prête pour satisfaire à l'entreprêt. De ce*

qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire [sic].» Des collègues analystes, au lieu de reconnaître que cela n'avait pas de sens, essayaient d'en trouver, sans s'accorder sur leurs interprétations. Ma chance a été d'être nommé à l'université de Louvain, chargé de cours en 1974 et professeur en 1980. J'ai ainsi pu lire, étudier, pratiquer et réfléchir en toute liberté, sans le souci de gagner ma vie comme thérapeute.

• Votre «déconversion» a-t-elle néanmoins pris du temps ?

Une dizaine d'années. Parmi les facteurs importants qui y ont contribué, il y a la lecture en 1975 du formidable ouvrage de Henri Ellenberger *The Discovery of the Unconscious*, traduit en français en 1974. Ellenberger était un psychiatre formé à la psychanalyse, qui n'était pas devenu un dévot. Il a dégonflé la légende de l'originalité absolue de Freud. Il a montré en détail ce qu'avait déjà dit en 1908 le psychiatre Alfred Hoche: chez Freud, il y a du nouveau et du bon, mais le bon n'est pas neuf et le neuf n'est pas bon. Beaucoup d'idées attribuées à Freud ne sont que la reprise d'idées anciennes. Par exemple, Griesinger, célèbre psychiatre allemand du 19^e siècle, avait écrit que le rêve dissimule l'accomplissement de désirs. Freud a repris son idée mais en affirmant que tout rêve est toujours la satisfaction hallucinatoire d'un désir refoulé. Pour expliquer les cauchemars, il a dû recourir à des explications alambiquées. En fait, nous rêvons de nos désirs, mais aussi de nos peurs, de nos dégoûts, de nos préoccupations, de nos anticipations, et certains rêves sont tout simplement absurdes. L'erreur de Freud, ici comme ailleurs, est d'essentialiser et de généraliser à outrance.

Plus grave: Ellenberger a remis en question la légende de Freud savant intègre. Il a découvert notamment que la soi-disant guérison de «tous» les symptômes d'Anna O., la patiente paradigmatique, avait été en réalité un lamentable échec, maquillé en extraordinaire succès.

• Freud mérite-t-il, comme cela apparaît dans le titre de votre livre de 2019, le qualificatif de «charlatan» ?

Un charlatan est quelqu'un qui prétend avoir des moyens de guérison merveilleux et séduit son public avec de beaux discours. Ce terme convient à Freud. Je ne suis pas le premier à le lui appliquer. Han Israëls, de l'Université d'Amsterdam, a commencé par publier des éloges de Freud, grâce à quoi il a pu avoir accès aux lettres, non encore publiées, de Freud à sa fiancée. Il y a découvert un pot aux roses. Entre 1884 et 1887, Freud avait publié des articles sur les succès de

son traitement de la morphinomanie par la cocaïne. Or, la correspondance avec sa fiancée révèle qu'il n'avait traité qu'un seul patient et que celui-ci non seulement était resté morphinomane mais était devenu aussi cocaïnomane. Israëls a fait d'autres découvertes et a publié en néerlandais, en 1999, *De Weense kwakzalver (Le charlatan de Vienne)*. Le qualificatif convient davantage à Lacan, dont le célèbre linguiste Noam Chomsky disait après l'avoir écouté au *Massachusetts Institute of Technology*: «Je crois franchement qu'il était un charlatan conscient de l'être et que tout simplement il jouait avec la communauté intellectuelle de Paris pour voir combien d'absurdités il pouvait continuer à produire en étant encore pris au sérieux.»

• Votre livre consacre 150 pages aux théories psychanalytiques. Pourriez-vous les résumer ?

Les travaux empiriques sur des énoncés psychanalytiques ont conclu que les développements freudiens ont donné lieu aux énoncés les plus contradictoires. J'ai surtout examiné ce que Freud appelait les «piliers» de sa théorie: l'inconscient, le «refoulement», le «transfert» et la sexualité infantile.

La vérification des théories analytiques est une problématique. Des épistémologues comme Karl Popper considèrent la psychanalyse comme une pseudo-science parce qu'elle est immunisée contre toute remise en question par des observations. Le freudisme, disent-ils, est irréfutable comme le sont les croyances pour les adeptes d'une religion.

«Le fou n'est pas l'homme qui a perdu la raison.
Le fou est celui qui a tout perdu,
excepté la raison.»

(Gilbert Keith Chesterton)

• Cette comparaison vous paraît-elle justifiée ?

C'est évident pour les interprétations données au cours d'une cure psychanalytique. Dans le cas du petit Hans, Freud explique sa peur des chevaux par la peur d'être castré à cause de son désir d'inceste. En fait, le gamin est agressif à l'égard de sa mère et adore son père. Pas un Œdipe donc ? Si, réplique Freud: l'agressivité pour la mère est l'expression d'«impulsions sadiques» qui sont, en fin de compte, des impulsions incestueuses; l'affection pour le père est une «formation réactionnelle» au désir de l'éliminer. «Pile», Freud gagne; «face», le contradicteur perd. L'inconscient tel que Freud l'a conçu explique tout, comme l'au-delà dans les religions.

On peut estimer qu'il en va autrement pour les théories. On peut en effet y «découper» des propositions qu'on peut mettre à l'épreuve des faits. Il faut toutefois que ces propositions présentent le risque d'être potentiellement réfutées par des observations et d'être abandonnées. Si aucun fait imaginable ne peut les invalider, ce ne sont pas des propositions scientifiques. Ainsi, concernant le complexe d'Œdipe, des chercheurs ont examiné si les enfants de 3 à 5 ans préfèrent nettement le parent du sexe opposé. Ils n'ont observé qu'une petite différence statistique. Mais «préférer» le parent, c'est la version populaire du fameux complexe. Freud, lui, écrit que le petit garçon veut avoir des relations sexuelles avec sa mère, «mit der Mutter sexuell verkehren», et qu'il veut tuer son père, «der Vater töten». Freud spécifie: c'est toujours ainsi dans l'inconscient, quels que soient les faits observés.





En définitive, Popper n'avait pas tort de qualifier la psychanalyse de pseudo-science, car les remises en question basées sur des observations sont la plupart du temps désamorçées sous prétexte qu'elles ne concernent pas vraiment la doctrine freudienne.

• Dans quelle mesure la cure analytique s'avère-t-elle efficace ?

Il faut mettre «cure analytique» au pluriel car, dès le début du mouvement freudien, la pratique s'est largement diversifiée. Ainsi pour le dispositif de la cure: la durée des séances varie selon les analystes, certains d'entre eux reçoivent en face à face. Plus important: des divergences dans la façon d'interpréter sont rapidement apparues. Freud voyait de la sexualité refoulée partout. Pour Adler, l'essentiel était le désir de se valoriser et de s'affirmer, pour Stekel, la peur de la mort, pour Jung, des archétypes, etc. Ces divergences ont conduit à des conflits et à la création d'Écoles différentes. À cela s'ajoute que, surtout aux États-Unis, on appelle psychanalyse ou thérapie «psychodynamique» un méli-mélo de freudisme, d'autres techniques et de diverses conceptions. On ne peut pas parler de l'efficacité de «la» psychanalyse. Quand on parle d'efficacité, il n'y a pas plus «la» psychanalyse qu'il n'y a «la» médecine.

• D'accord, mais Freud a-t-il obtenu régulièrement des résultats positifs ?

Très peu. En 1909, il écrivait à son disciple Oskar Pfister que la cure requiert d'être normal et donc ne

s'applique qu'à des gens qui n'en ont pas besoin. En 1911, il écrivait au psychiatre Binswanger que pratiquer la psychanalyse est comparable à «*du blanchiment de nègres*». Dès les années 1910, il s'est quasi limité à faire de la «formation»: des «analyses didactiques», imposées pour être reconnu «analyste» dans son association. On peut souligner qu'il avait reçu des cas difficiles et qu'il était, de l'avis de disciples, un piètre thérapeute, préoccupé avant tout de ses théories.

En 1952, le psychologue Hans Eysenck a comparé l'évolution de «névrosés» traités par la psychanalyse, par le médecin de famille ou par des psychothérapeutes «éclectiques». Il a constaté 2 tiers d'améliorations après 2 ans dans les 3 groupes (lorsqu'on ne tient pas compte des abandons en cours de traitement). Une mauvaise nouvelle pour la psychanalyse qui est généralement plus coûteuse. Par la suite, les recherches se sont multipliées dans les pays anglo-saxons en tenant compte de nouvelles thérapies. En 2004, la France a comblé son retard par une étude impressionnante de *l'Inserm*, une méta-analyse menée par une quinzaine de chercheurs qui ont travaillé sur environ mille publications sélectionnées en fonction de critères méthodologiques. La comparaison des thérapies cognitivo-comportementales (TCC), de la thérapie familiale et des thérapies psychodynamiques ou psychanalytiques conclut que les premières sont nettement les plus efficaces tandis que les thérapies psychodynamiques le sont le moins.

Les résultats positifs qu'obtiennent les analystes s'expliquent par des événements qui interviennent au cours du temps et surtout par des facteurs thérapeutiques non spécifiques, communs à beaucoup de thérapies: la foi dans le traitement, le contact affectif, l'écoute empathique, la modification de significations et de la façon d'envisager des problèmes, l'incitation à essayer de nouveaux comportements. Les TCC obtiennent de meilleurs résultats car elles ne se contentent pas d'interpréter des significations: elles aident les patients à modifier activement leur façon de penser et à expérimenter de nouveaux comportements. La rumination et la corumination avec le thérapeute a un effet démobilisateur, déprimant. Le patient a besoin d'une «échelle» pour sortir du «trou» et non d'une «pelle» pour «creuser» indéfiniment. Soulignons que les thérapeutes provoquent parfois des «effets de détérioration». Des 31 patients de Freud dont on connaît bien l'évolution, 3 seulement ont guéri. Certains ont fini à l'asile, 3 se sont suicidés et 4 autres ont fait une tentative. Déjà en 1911, quand Jung lui annonça le suicide de son assistant, Freud répondit le 2 avril: «*Je suis frappé de ce qu'en fait nous consommons beaucoup de personnes.*» 